

Philippe Bataille
UN CONGRÈS À BRAZZAVILLE

L'Amiral Bragueton lança son troisième signal sonore qui ressemblait à un barrissement d'éléphant et, en fond de cale la girafe, dans son enclos, s'agita. L'antiquaire tenta de la calmer en lui offrant des branches d'acacia et des fruits qui avaient fait la traversée et n'étaient plus de la première fraîcheur. Pour tous remerciements, l'animal lui déféqua sur les pieds. L'équipage pakistanais observait indifférent le manège du remorqueur qui conduisait le navire à quai. Devant le spectacle du port du Havre, qui s'approchait avec ses portiques de manutention dominés par la haute silhouette de sa capitainerie, le conférencier, accoudé à mes côtés au bastin-gage, évoqua pour la énième fois ces ports sans âme, la froide rectitude de leurs quais et installations portuaires qui n'invitaient pas à l'aventure. Il fallait pourtant en passer par là pour fuir ou revenir et aujourd'hui je revenais. Mes bagages se réduisaient à quelques sous-vêtements, fourrés dans un sachet de congélation, une boîte de cigares indonésiens et à ce que je portais sur moi : une veste et un pantalon froissés, une chemise délavée et, aux pieds, ce qui pouvait ressembler à des chaussures de ville, vestiges de Church's à boucles complètement bousillées. Même un SDF n'en aurait pas voulu !

Dans ma fuite, j'avais abandonné mes valises au Radisson Blu, un cinq étoiles à Brazzaville, avec mes costumes faits sur

mesure, un Seersucker et un lin bleu Klein, mes chemises et cravates assorties, ma paire de mocassins et tous les cadeaux que j'avais promis à Perpétua... Ah, j'oubliais, dans le sachet j'avais glissé le Thomas de Quincey relié cuir trouvé dans ma cabine. Autant dire que j'étais parti champion d'élégance et que je revenais comme le dernier des hommes. Il valait mieux pour moi avoir laissé là-bas cette seconde peau. Et, avec mon ordinateur portable, j'avais abandonné aussi une partie de ma mémoire.

Au moment d'aborder la passerelle, je saluai le conférencier.

— À bientôt !

— Peut-être... répondit-il.

« À jamais », aurais-je dû lui dire, ou mieux, « À plus tard, dans une autre vie ! ». Il faisait partie de ces gens que rien ne remettrait sur votre route si ce n'est le hasard, et encore. Ils s'effacent. Le conférencier poursuivait sa croisière vers l'Amérique du Sud.

En empruntant la passerelle, j'humai l'air de mon pays retrouvé. Il ne ressemblait pas à celui de l'Afrique. Il avait un goût, un effluve différent, indéfinissable. Peut-être moins sucré ou moins épicé. Je changeais de monde. Une puanteur troubla ce moment paisible. Je me retournai : l'antiquaire me suivait et une odeur de merde avec lui.

— Des ennuis Norbert ?

— C'est rien Papa, c'est un cadeau de la girafe !

Il m'appelait Papa depuis notre dernière rencontre sur la Côte sauvage à Pointe-Noire, il y a un peu plus de deux ans. Il y vendait de l'art qu'on dit « premier », c'est plus chic que primitif. Souvent des copies aussi belles que des originaux. Il était à l'affût d'acheteurs devenus rares depuis que les grandes compagnies pétrolières avaient rapatrié la plupart de leurs

techniciens et cadres vers l'Europe. J'avais toujours dans mon portefeuille sa carte de visite : « Norbert Tschibalanga, Antiquer », à l'orthographe fantaisiste.

Le hasard me l'avait fait retrouver sur ce navire.

— Où vas-tu, lui demandai-je ?

— J'accompagne la girafe au zoo de Beauval et reviens sur Paris pour livrer mes masques et statuettes. Toutes du Bas-Congo... rien que des vrais. Veux-tu les voir ?

— Non, je n'ai pas le temps, on m'attend, lui dis-je. Bonne chance !

— Au revoir Papa ! On se reverra au Congo ?

Se revoir au Congo ? Peut-être, mais quand ? Je n'en avais aucune idée. Je le quittai au pied de la passerelle.

Le Bachelor, cigarette aux lèvres, m'attendait sur le quai. Blouson de cuir, casquette écossaise et pantalon de toile, Ray-Ban dissimulant ses yeux, il était aussi élégant que ses frères quoique dans un style différent, plus *old England* que Fortuné, le tailleur à l'enseigne « Couturier modéliste, confection sur mesure, hommes et femmes, costumes adaptés et adaptables » sur le Grand Marché de Pointe-Noire à Mawata, près de l'église kimbanguiste.

— Bonjour me lança-t-il ! Je récupère mon lot de costumes, procède aux formalités douanières, et on y va !

Et après un silence, me regardant avec une forme de commisération :

— Sans vouloir être indiscret, tu les as trouvées où tes fringues ?

Je me contentai de hausser les épaules.

— Attends-moi là-bas, poursuivit-il en m'indiquant la cafétéria du port !

J'y commandai un café allongé.

Après seize jours d'ennui à bord de l'Amiral, je n'étais plus à quelques heures près. J'aurais eu le temps de voir les statuettes et les masques de Norbert, dommage ! Je sortis le Thomas de Quincey, *De l'assassinat considéré comme un des beaux-arts*, qui portait la mention manuscrite sur la page de garde : « Saïgon, V. 1951, Pierre Antignac ». Durant la traversée, nous avons imaginé, le conférencier et moi-même, qui pouvait être ce Pierre Antignac. La date m'avait fait pencher pour un sous-officier du corps expéditionnaire français transportant ce bouquin dans son paquetage lors d'opérations contre les Viets ou le lisant pour passer le temps à bord du SS Pasteur en route pour l'Indochine : Marseille-Saïgon, quinze jours. Le conférencier, lui, penchait pour un médecin, un spécialiste de maladies tropicales. Tout ça n'expliquait pas la présence de ce livre dans une cabine de l'Amiral.

Je vous parle du conférencier sans le nommer parce que je n'ai jamais su son nom. Il avait donné des conférences sur des navires de croisière et aujourd'hui il passait son temps sur des cargos, des pétroliers, ou des vraquiers.

N'en pouvant plus de l'atmosphère du café du port, je sortis fumer un cigare indonésien à la cape aussi friable que du papier desséché. Le tabac me collait aux lèvres.

Les formalités durèrent une partie de la matinée et le lot de costumes fut enfin chargé dans le pick-up du Bachelor.

— Tiens ! dit-il, me tendant un costume sous une housse transparente. Allons-y !

C'était celui que m'avait confectionné Fortuné. Je le déposai sur le siège arrière. Je n'avais pas le courage ou l'envie de l'enfiler. Avant de prendre place dans sa voiture, je regardai la girafe que l'on descendait dans son enclos de bois pour la charger à l'arrière d'un van Ford. La cage y fut amarrée,

Norbert prit place à côté du chauffeur et le véhicule démarra. C'était un étrange spectacle que de voir cet animal au long cou marbré, traverser la ville devant nous, aussi digne que la reine d'Angleterre à son jubilé. Je craignais qu'il fut décapité en passant sous un pont trop peu élevé. Nous passâmes par le centre-ville. Je préfère l'Hôtel de ville de Brazzaville à celui du Havre dont la construction date de la même époque. Une question de rythme et d'harmonie dans la façade. Puis nous perdîmes de vue la girafe.

Passé le pont de Normandie, la journée s'annonçait pluvieuse et froide. Les champs étaient gorgés d'eau tombée dans la nuit. Je collai mon visage à la vitre, les yeux perdus dans le vide. Je n'arrivais pas à me détacher des lieux et des êtres abandonnés en Afrique : arbres grattant le ciel, fouillis végétal, eaux brunes des fleuves, noms de villages aux sonorités prometteuses d'aventures : Madingo-Kayes, Malimba, Bas-Kouilou, Kakamoéka...

À la fin de certains films, on voit défiler à l'écran le portrait des principaux protagonistes. Le spectateur les a suivis, s'est attaché à eux ou les a haïs et ne peut se résoudre à les quitter sur le mot fin. Il emporte avec lui une part de leur humanité et le soir s'endort, convaincu qu'aucune adversité n'est insurmontable.

Et c'étaient les visages d'Apollinaire, de Fortuné, de Perpétua, de mon fils Ben — je m'étais découvert un fils —, d'Elykia, du commandant Bonaparte Goma, de Misère, du docteur Kabongo, de la journaliste chinoise Yiu Chang, qui se succédaient dans ma tête, tandis que l'autoroute déroulait son ruban noir. À défaut d'être morale la fin était rassurante : je m'en étais sorti et j'étais vivant !

Derrière la vitre, des plaines, des peupliers, un bosquet, des champs ouverts dont les sillons dessinaient un à-peu-

près de perspective vers le ciel. J'étais loin des forêts du Mayombe. Pour vous situer, ces forêts couvrent la chaîne de montagnes qui s'étend de l'embouchure du Congo jusqu'à la rivière Kouilou, débordent sur le Gabon et pénètrent dans la profondeur du pays. Loin, très loin de celles de Fontainebleau.

J'entrouvris la vitre. Un air frais pénétra l'habitacle.

— Ferme ta vitre, me dit le Bachelor, je mets l'air conditionné !

Je m'exécutai, regardant toujours la route. Je ne sais si j'y cherchais la girafe dans sa caisse de bois ou un 4x4 noir, je vous en reparlerai.

Il y eut un dos d'âne comme un tremplin vers le ciel, un château d'eau à l'horizon, des fils électriques barrant le ciel, des chevaux dans un pré et, au-dessus d'un village à moitié caché derrière un champ de tournesols desséchés, le clocher d'une ancienne église fortifiée avec ses ouvertures munies d'abat-sons. Les champs ressemblaient à des moquettes aux couleurs nuancées, les nuages à des serpentins de fête. Souvent la terre est à l'image de ses habitants. Ici les champs vallonnés évoquaient les courbes ou la cambrure d'un corps de femme, là-bas, à sept mille kilomètres, la brousse ressemblait à la tête crépue d'un vieil homme. Puis ce fut le double battant des portes-arrière d'un camion avec ces mots « L'harmonie des flux : Bruxelles, Paris, Milan, Berlin », une odeur de luzerne, un tas de gravillons noirs sur le bas-côté et dans le ciel, une masse d'étourneaux dessinant un ensemble imprécis, comme un vêtement resserré à la taille. De la fumée. Un chemin dans la forêt comme un trait de craie...

Deux heures plus tard, la circulation se densifia. Nous arrivions sur le boulevard périphérique nord de la capitale. Je regardai dans le rétroviseur. Un 4x4 noir nous suivait.

Cela recommençait. Je n'osai pas en parler au Bachelor. Le véhicule nous doubla. À l'intérieur, une femme blonde entre deux âges, vêtue d'un blouson en cuir. Le flux des voitures ralentit. Cela n'avancait pas, puis nous voilà repartis. Je jetai de nouveau un coup d'œil dans le rétroviseur : plus de 4x4.

Porte de Clignancourt, le boulevard d'Ornano, la rue Ernestine et la rue Doudeauville. On voyait encore sur les murs les vestiges d'affichages sauvages d'une dernière élection. On y lisait : « Le peuple... ». Aujourd'hui les candidats se réclament du peuple comme d'autres de Dieu, avec le même fanatisme. J'avais quitté la France avec le sentiment, pour reprendre les mots d'un écrivain célèbre, que la politique y était tombée au rang d'un pur mécanisme, sans grandes figures et sans autre contenu que la violence verbale et que ce peuple ne valait plus la peine qu'on imaginât des lois nouvelles pour le faire subsister. J'ai une mémoire presque excellente et il m'arrive de citer des pans entiers d'œuvres littéraires sans que je puisse les attribuer à un auteur en particulier. Je me demande encore si tout ce que je vous raconte est bien de moi, si je l'ai bien vécu.

Le Bachelor s'arrêta en double file devant sa boutique de fringues, rue de Panama. Dans la vitrine, des chemises élégantes et bariolées, des costumes bleu marine et sable, des foulards aux ocelles délicates comme des papillons sous leur verrière.

Je l'aidai à descendre la marchandise.

— Je vais me garer et reviens, me dit-il.

Je l'attendis pendant qu'une vendeuse en minijupe, coiffée d'une casquette militaire, suspendait les costumes dans l'arrière-boutique.

De retour, le Bachelor me remit mon costume.

— Tu l'avais laissé sur le siège arrière.

— Merci !

— Alors, ton séjour au pays a été agréable ? me demanda-t-il.

Ses frères ne lui avaient donc rien dit ?

— Excellent quoique mouvementé lui répondis-je ! Au fait, je te dois trois cent mille francs CFA.

— Ça peut attendre !

— Je préfère payer mes dettes ! Il n'y aurait pas un distributeur de billets dans le coin ?

Il m'indiqua une banque à deux pas.

Au pied du distributeur, un clochard était étendu en chien de fusil, les pieds emmitouflés dans des chiffons crasseux. Il avait une tête ronde et un visage tanné par l'abus d'alcool. Un beau spécimen d'*homo sapiens* ! Je l'enjambai. Il ouvrit les yeux et, me voyant vêtu comme un épouvantail, dut me prendre pour un compagnon d'infortune.

— Salut mon frère, me lança-t-il en se redressant !

Il puait la pisse. Je lui abandonnai un billet de cinquante euros.

Lorsque je quittai le Bachelor, après l'avoir remboursé, housse de costume sur le bras, sachet de congélation à la main, du seuil de sa boutique, il me lança :

— Qui ne connaît pas l'Afrique, ne connaît pas l'innocence !

Je ne répondis rien et, en hélant un taxi, je me dis : de quelle innocence pouvait-il bien parler ? Je pensai aux mots du docteur Kabongo : « Après l'âge d'or qui fut celui du bonheur dans l'innocence, l'âge magique qui fut celui de l'aliénation dans la foi, voici l'âge positif, celui de la raison et de la perfection ».

Mais de quelle innocence pouvait-il bien parler ?

Tout avait commencé par un Airbus A 320 qui survolait la plaine de Versailles et le reflet d'un nuage dans les eaux vertes du Grand Canal, par les jardins du Château qui dessinaient leurs motifs à la géométrie parfaite. Les toitures en plomb du Grand Trianon ressemblaient aux trois branches d'un mètre déplié, flanquée sur la plus longue de trois traits donnant sur une esplanade pavée d'où partaient des allées d'arbres menant à un embarcadère. Dans les allées, les statues antiques se succédaient comme les pièces d'un jeu d'échec et le soleil levant accentuait la blondeur de la pierre. Autant dire que tout avait commencé de façon paisible.

L'avion vira sur l'aile et le soleil inonda le hublot de lumière. Une sorte de slash, de séparation entre deux mondes, de passage d'un univers à l'autre.

Bercé par le bruit des réacteurs, l'ambiance feutrée de la cabine, son environnement ergonomique, l'amabilité hypnotique de l'hôtesse, je m'endormis, rêvant d'un univers à la géométrie idéale.

À mon réveil, nous survolions un désert aux couleurs variées : jaune, orange, abricot, brun. Un journal sportif avait été oublié sur le siège voisin inoccupé.

« On retrouve au sein du football, tout le champ lexical propre à la poésie d'Aristote. Il est d'ailleurs presque sûr

que si le philosophe avait vécu à notre époque, il aurait sans doute été un supporter du Torino en raison de la tragédie qui s'est abattue sur l'équipe turinoise le 4 mai 1949 ». La suite du texte disparaissait dans la pliure.

Je lissai de la paume de la main le papier déplié : « Son avion va s'écraser dans les Alpes italiennes. Pourtant le Torino n'a joué qu'une seule finale de coupe d'Europe, perdue face aux néerlandais de l'Ajax d'Amsterdam. Cette équipe est toujours restée dans l'ombre de la Juventus, plus célèbre. Le Torino reste le symbole incarné de la tristesse de la ville dont parlait le poète Cesare Pavese et la notion de catharsis pourrait être convoquée ici, tant le spectateur est en empathie avec les joueurs qui accèdent ainsi au statut de héros ».

— Poisson ou poulet ? m'interrogea l'hôtesse.

Elle était avenante dans son tailleur bleu marine, bibi assorti sur la tête, foulard-cravate autour du cou...

L'airbus avait quitté l'aéroport Charles de Gaulle au matin, voilà bientôt quatre heures. J'abandonnai le journal sur le siège, l'esprit partagé entre le contenu de l'article et la crainte irraisonnée d'un crash.

— Excusez-moi, Monsieur. Poisson ou poulet ? répéta l'hôtesse de l'air.

— Pardon ?

— Qu'est-ce que je vous sers ?

— Ah oui... poisson.

— Vin, champagne, eau minérale ?

— Vin blanc, merci.

L'hôtesse me tendit un plateau-repas : entrée, plat de résistance et dessert recouverts d'un film transparent, puis un quart de Chablis coiffé d'un gobelet de carton.

Le football était-il devenu la tragédie des temps modernes ? Les footballeurs, les héros de nouveaux récits homériques ? L'affrontement sur un stade, la catharsis des temps présents ? Les commentaires sportifs dignes de la poésie d'Aristote ? Hum ! Le désert avait laissé place à des massifs boisés qui annonçaient l'Afrique subsaharienne.

Les coudes collés au corps, je tentai d'avaler mon repas. La salade, sortie du réfrigérateur, était trop froide et la sauce, dans laquelle baignaient le filet de poisson et les épinards, sans saveur. Je repoussai les barquettes sur le bord du plateau, bus le vin, fermai les yeux, me laissant aller à un état entre la veille et le sommeil et finis par m'endormir à nouveau.

* * *

Un chauffeur de taxi me dépose devant une place plantée d'une colonne surmontée d'une femme tenant un livre qui fait converger vers elle les multiples avenues. J'en compte sept. Perpétua, en robe africaine, m'attend devant le musée, un bâtiment épuré aux lignes art déco. Le gardien nous ouvre la porte sur la salle d'exposition avec ses masques, statuettes et objets rituels. Je m'arrête devant un petit homme au corps criblé de clous, la bouche ouverte, un bras dressé tenant une sagaie, un miroir sur l'abdomen.

— C'est un fétiche beembe, ethnique du département de la Bouenza, dans le sud-ouest du Congo, me dit Perpétua.

— Mais que signifie ces clous ?

— Cette statuette participe du rite nkondi, un rite de divination et de protection. Elle est éprouvée contre la douleur par les clous qui la traversent et la divination se lit à travers le miroir fixé sur son abdomen, siège du koundou.

Je ne la savais pas si savante.

— Dans la tradition, poursuit-elle, la sorcellerie a deux dimensions : le koundou est protecteur du clan ou de la famille lorsqu'il est positif ; mais ce peut être aussi un outil maléfique.

Perpétua me parle de la couleur blanche des yeux du fétiche, expression de la pureté...

— Ces statuettes scellent les alliances, les pactes et les réconciliations, précise-t-elle. Ici, nous ne connaissons pas l'art pour l'art. Elles sont le support de forces mystérieuses avec lesquelles on entre en contact soit pour en obtenir la bienveillance soit pour en calmer la colère.

Nous parcourons la galerie extérieure du musée avec ses œuvres de peintres africains et nous arrêtons devant une toile représentant un enfant, assis sur un pneu, les yeux fermés. Derrière lui, on distingue le sigle en partie effacé du Lions's club. Un L majuscule entouré de deux têtes de lion avec la devise « *We Serve* ». L'œuvre s'appelle « Solitude ».

Perpétua a disparu.

À présent, je vois mon propre reflet sur un miroir. Des lettres et des mots sortent de mes lèvres ! Des phrases se succèdent comme écrites par une main invisible qui revient parfois en arrière corriger un mot, le temps d'un verbe, un accord... Je peux maintenant lire des propos assez clairs : « Les hommes, déniaient la castration, vivent leur condition comme un déclin infiniment repoussé » ; « Porteurs d'un phallus symbolique, ils se ressentent immortels et leur membre viril pénètre les profondeurs de l'avenir » ; ou encore : « Le trans-humanisme, et son désir d'éternité, n'est qu'une pensée de la toute-puissance ».

Je regarde autour de moi afin de retrouver Perpétua, mais je ne la vois nulle part.

Je suis face à un auditoire, des têtes s'élèvent et de leurs lèvres je vois sortir des mots qui se figent devant mes yeux : « Et les femmes qui n'ont pas de phallus ? Ces théories ne sont qu'occidentales, et elles n'ont rien d'universel... », puis, de toutes ces bouches ouvertes, une mousse blanche épaisse se répand et vient me submerger.

* * *

Une sonnerie courte, précise et douce, me fit sortir de ce rêve qui virait au cauchemar. Nous étions au-dessus du golfe de Guinée et l'avion amorçait déjà sa descente. Une annonce nous invita à regagner les sièges et à attacher nos ceintures. J'aimerais bien un café, mais l'hôtesse, aimable et courtoise dans son tailleur bleu-marine, me dit que nous allons atterrir. Au moment de son passage, elle n'avait pas voulu me tirer de mon sommeil pour me le proposer.

Je fis défiler sur l'écran de mon téléphone le programme des journées du Congrès de l'Association Internationale de Transhumanisme. L'évènement commençait à 9 heures par l'accueil du ministre de la Recherche et des Universités, suivi par l'allocution du président du Centre de recherche africain sur l'intelligence artificielle. Mon intervention était à 17 heures 30.

Le programme était entrecoupé des bandeaux des sponsors chinois et américains : Alibaba, Xiaomi, Google, Amazon, Facebook, Apple, Microsoft et d'autres. Toutes ces sociétés investissaient massivement dans les biotechnologies et soutenaient l'idéal transhumaniste.

— Monsieur, veuillez éteindre votre téléphone, me dit l'hôtesse !

Je glissai mon téléphone dans la poche de ma veste et en sortis mon billet. Mon vol de retour partira quinze jours plus tard de Pointe-Noire. Une semaine à Brazzaville puis une semaine dans la ville côtière où Perpétua m'attendait. Toujours aussi machinalement, j'ouvris mon passeport à la page du visa, regardai mon carnet de vaccination et remis tout cela dans ma poche.

L'œil collé au hublot, je voyais la ville, partiellement dissimulée par l'une des ailes de l'avion. Je tentai de retrouver mes repères : la cathédrale Sainte-Anne-du-Congo, le Plateau des quinze ans, le grand pont à haubans sur un bras du fleuve, la résidence de l'ambassadeur de France, la Case de Gaulle... Voilà plus de deux ans que je n'avais pas mis les pieds dans ce pays depuis mes conférences données à la faculté de droit de l'université Marien Ngouabi sur les normes internationales de bioéthique. La ville s'était métamorphosée, enrichie par l'implantation de multiples start-up de biotechnologies. Le transhumanisme avait séduit l'Afrique. Les intellectuels africains, diplômés des universités les plus prestigieuses des États-Unis, d'Europe ou de Chine, avaient convaincu leurs dirigeants de la nécessité d'investir dans la convergence NBCI — Nanotechnologies, Biologie, Sciences cognitives, Informatique —, de sauter le pas de la période industrielle pour entrer directement dans la post-industrielle, d'anticiper l'abandon des économies de rente telles que le pétrole. Les capitaux étrangers avaient afflué. Les laboratoires de recherche s'étaient multipliés, faisant de Brazzaville la Silicon Valley du continent africain. Un centre spatial était en cours de construction dans le nord du pays avec ses complexes de lancement, ses centres de contrôle, ses usines de fabrication du propergol solide, ses bancs d'essais, ses usines de production des ergols liquides, etcétera.

Vue du ciel, la ville avait changé. On y voyait moins de constructions inachevées. Le pays avait peut-être abandonné son habitude de s'engager dans des projets sans s'assurer de pouvoir les terminer. Il avait intégré la prévision. Les immeubles d'hier aux sommets hérissés de fers à béton avaient laissé place à des buildings finis, dressés comme des lames de couteau. C'était aujourd'hui une ville lumière qui n'était plus soumise aux délestages répétés d'électricité. Une chose n'avait pas changé : les quartiers pauvres construits à proximité de l'aéroport avec leurs maisons au toit de tôle ondulée, leurs voies ravinées par les eaux de la saison des pluies qui y laissaient d'éternelles mares.

Ces habitats étaient une juxtaposition ordonnée de quadrilatères. Même la pauvreté connaît l'esprit de géométrie.

L'avion atterrit silencieusement sur le tarmac de l'aéroport de Maya-Maya entre deux rangées de balises lumineuses et la porte s'ouvrit sur une chaleur lourde. Puis ce fut les couloirs à parcourir, les renseignements à écrire en pattes de mouche sur la fiche de police, mon reflet fugitif dans les portes vitrées.

En attendant mes bagages devant le carrousel, j'envoyai un sms à Perpétua : « Je suis à Brazzaville. Dès que ma conférence est terminée, je t'appellerai. On se retrouve bientôt à Pointe-Noire », suivi d'un émoji.

Quelques instants plus tard, son « Ok » s'afficha. Elle n'a jamais aimé s'épancher sur le clavier d'un téléphone. Sa photo sur whatsapp avait changé. Exit les tresses afro au profit de cheveux frangés courts et lisses, une coupe qui accentuait la mélancolie de son regard.

Devant l'aéroport, j'interpellai un taxi dans la noria des véhicules.

— Tu vas où, me demanda le chauffeur ?

— À l'hôtel Radisson Blu... Tu sais où ça se trouve ?

— Bien sûr !

Il chargea mes bagages dans le coffre.

— Que viens-tu faire à Brazzaville ?

Je parlai du Congrès, c'était la première fois qu'il entendait le mot « transhumanisme ». Il avait vu sur le fronton de l'Hôtel de Ville l'acronyme AIT suivi du sigle hx.

— Association Internationale de Transhumanisme, homme amélioré, lui dis-je.

— Ah bon ?

— Oui, le faire vivre plus longtemps en bonne santé, vaincre les maladies et la mort.

— Vaincre la mort ?

— La mort n'est qu'une maladie.

— Le propre de l'être humain est d'aspirer à l'absolu me répondit-il. Mais cette aspiration ne se présente jamais comme un recours ou une aide, mais comme une évidence. On pourrait nommer cela la foi.

Après l'analogie entre le football et la poétique d'Aristote, Cesare Pavese et la catharsis, j'étais tombé sur un chauffeur philosophe !

- Apollinaire, me dit-il... enchanté !
- Paul Encelade, très heureux !
- Et que vas-tu faire à ce Congrès ?
- Une intervention sur les limites de cette aspiration à l'absolu comme tu dis.
- Intéressant !
- Le désir de toute puissance est toujours rattrapé par la colère de Némésis qui hait la démesure.
- Némésis ?
- Une déesse grecque.
- Si tu veux, poursuis Apollinaire, je peux te conduire pendant ton séjour.
- Pour combien ?
- Cinquante mille francs CFA !
- Vingt-cinq mille, dis-je.
- Trente-cinq mille...
- D'accord.
- Ton Congrès commence quand ? me demanda-t-il.
- Demain matin.
- Je viendrai te chercher.
- Il portait une élégante chemise imprimée.
- Sapeur ?
- Tu connais ? dit-il surpris.
- Oui, je connais bien... Société des Ambianceurs et des Personnes Élégantes.
- Sais-tu qu'au début des années soixante-dix, Mobutu a interdit au Zaïre le costume-cravate, symbole de l'impérialisme occidental. « Abacost », à bas le costume, disait-on ! Et, en signe d'opposition, la jeunesse a revendiqué le droit de l'endosser. Aujourd'hui, c'est du body-art.
- Belle définition !

Apollinaire faisait le chauffeur de taxi dans la semaine, le sapeur le week-end, le philosophe en permanence. Tous les samedis soir, il paraissait avec ses compagnons sur les artères principales ou dans des boîtes de nuit de la ville. Tenant le volant d'une main, il me tendit, par dessus son épaule, une photo. Je remarquai la montre à son poignet.

— Oméga ?

— Non, Rolex... Si tu n'as pas une Rolex à quarante ans, t'as gâché ta vie !

Nous éclatâmes de rire.

— C'est une copie, ajouta-t-il !

Sur la photo, on le voyait vêtu d'une veste ocre sur pantalon brun, cravate assortie sur une chemise immaculée.

— Très élégant, Apollinaire... philosophe et sapeur, tu es un homme complet !

Vingt minutes plus tard, il me déposait devant l'hôtel.

— Je t'appelle demain matin dès que j'arrive, me dit-il.

— D'accord... bonsoir.

Pendant qu'une jeune femme à l'accueil examinait mon passeport, j'observai le salon aux lignes épurées, aux couleurs franches et contrastées avec ses vitrines qui renfermaient des objets traditionnels dont des fétiches à clous...

— Professeur Encelade ? m'interrogea-t-elle.

— C'est bien moi !

— Bienvenue à Brazzaville !

— Merci !

Elle me tendit ma clé.

— Votre chambre est la 405.

— Giscard, merci de prendre les bagages de Monsieur et de l'accompagner, dit-elle, s'adressant au valet de chambre figé face à elle.

— Giscard ? lui dis-je devant l'ascenseur.

Il me sourit.

Ma chambre tournait le dos au fleuve et à l'avenue Amilcar Cabral, héros de l'indépendance de la Guinée-Bissau et des îles du Cap Vert.

La nuit n'avait pas encore noyé la ville et j'avais une vue sur la flèche de la basilique Sainte-Anne-du-Congo, édifice sans contreforts, pur arc en ogive inspiré, dit-on, par les tunnels de bambous géants des forêts du Mayombe. Lors de ma dernière visite, le bedeau qui faisait office de guide m'avait mené sous la nef à peine éclairée par la lumière naturelle qui traversait le verre brisé de la voûte jusqu'à un vitrail avec un portrait du général de Gaulle en civil. Je l'avais remercié par un billet de dix mille francs CFA et il n'avait pu me rendre la monnaie. De toute façon, dans ce pays on ne vous rend jamais la monnaie.

« J'étais là, telle chose m'advint, vous y croirez être vous-même ». Depuis que j'étais enfant, j'ai toujours eu cette phrase en mémoire. Elle était placée en exergue d'une série de volumes illustrés par d'anciennes cartes géographiques de territoires inconnus, et par des images de leurs habitants, hommes et femmes autochtones, que je trouvais étranges. J'attribuais la citation à Montaigne et quand, beaucoup plus tard, j'ai découvert que son auteur était Anatole France, j'ai été déçu. Oui, le monde est rempli de réalités auxquelles on a parfois du mal à croire.

Je regardai mon téléphone. Il était 22 heures. À cet instant Perpétua était allongée sur son canapé devant la télévision, concentrée sur une de ses émissions préférées, une téléno-vela brésilienne, ou une romance africaine.

Je composai son numéro.

— Allo...

Elle me répondit de sa voix douce mais un peu lasse.

— Alors, comment s'est passé ton voyage ?

— Excellent, merci. Si tout va bien, je serai à Pointe-Noire dimanche, en avance par rapport à toute prévision... Je t'appellerai à mon arrivée.

— Très bien, je t'embrasse.

— Moi aussi...

Nos dialogues étaient toujours laconiques.

Je me déshabillai et, nu devant la glace de la salle de bain, mesurai les atteintes de l'âge. J'avais encore des jambes fines et sèches qui me firent penser à celles de mon père qui avait remporté le championnat de France militaire de course de fond en 1950. Des muscles bien entretenus par des exercices, un ventre plat, bien qu'un peu fripé, semé de poils qui descendaient jusqu'au pubis pour y former une broussaille désordonnée. À l'aide d'une petite tondeuse électrique, j'égalisai les poils du bas ventre, éliminai les plus réfractaires qui couraient sur les aines, et ceux qui parsemaient ma verge et mes couilles puis, satisfait par le triangle parfait de ce jardin intime à la française, je me glissai sous la douche.

L'eau ruissela sur mon corps suivant un cheminement erratique qui allait des épaules, du dos et du buste, aux cuisses et aux jambes, embuant la vitre de la cabine de douche.

Je fermai les yeux pour mettre mentalement en place les éléments de ma conférence qui avaient de plus en plus de mal à s'agencer et écrivis sur la vitre embuée les mots « HUBRIS, NÉMÉSIS », trois fois. Enfin, revêtu d'un peignoir, j'allai m'allonger sur le lit.

Quelques jours plus tôt, cette conférence m'avait paru convaincante, brillante même. J'en étais moins sûr ce soir. Cette idée du phallus, symbole de toute puissance péné-

trant la profondeur de l'avenir parlerait-elle aux asiatiques ou aux arabes ? Que savaient-ils du « moi », du « surmoi », de l'inconscient ou de l'Œdipe ? Des objets culturels occidentaux sans signification ? Pourquoi ne pas reprendre tout depuis le début, même s'il fallait y passer la nuit ? Quelque chose me dit que cela ne servirait à rien. Les dés étaient jetés et, bercé par la discrète et lancinante machinerie du climatiseur, je m'endormis du sommeil du juste.